

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nova Doyon, Jacques Cotnam et Pierre Hébert, Jacques Cardinal, Lucie Hotte et Johanne Melançon

Michel Gaulin

Number 142, Summer 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64668ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (2011). Review of [Nova Doyon, Jacques Cotnam et Pierre Hébert, Jacques Cardinal, Lucie Hotte et Johanne Melançon]. *Lettres québécoises*, (142), 46–47.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

☆☆☆☆ 1/2

Nova Doyon, Jacques Cotnam et Pierre Hébert,
La Gazette littéraire de Montréal, 1778-1779, Québec,
 PUL, coll. « L'archive littéraire au Québec », 2010, 980 p., 49,95 \$.

Un espace public d'échanges

Une édition intégrale de la première gazette consacrée à la littérature et aux échanges d'idées dans le contexte fragile de la donne instaurée par la Conquête.

Cette publication s'inscrit dans la mouvance du vaste projet de recherche et d'édition lancé il y a quelques années déjà par Bernard Andrès sous le nom de « L'archive littéraire au Québec », entreprise qui privilégie « la phase émergente des faits littéraires et le processus de leur institutionnalisation » en vue d'en faire tant un « objet de mémoire » qu'un « lieu patrimonial » (p. 2, liminaire).

L'émergence de Montréal

L'imprimerie ne fait son apparition dans la colonie qu'après la Conquête, soit en 1764, alors que les imprimeurs William Brown et Thomas Gilmore s'installent à Québec pour y ouvrir un atelier d'imprimerie et fonder, la même année, *The Quebec Gazette/La Gazette de Québec*, publication à caractère principalement utilitaire en ce qu'elle se consacre à la publicité et à la diffusion des proclamations et actes de l'administration en place. Ce n'est, en revanche, que douze ans plus tard, en 1776, que l'imprimerie fait son entrée à Montréal, grâce à Fleury Mesplet, un Français qui, après avoir transité par l'Angleterre et les États-Unis (où il avait pris fait et cause pour les insurgés dans le cadre de la révolution américaine), s'amena à Montréal, envoyé par le Congrès continental qui souhaitait avoir à son service un imprimeur sur place. Mais retardé dans son voyage par un naufrage, Mesplet arrive à Montréal au moment où la délégation du Congrès, présidée par nul autre que Benjamin Franklin, s'appête à quitter la ville. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Mesplet décide de s'installer à Montréal où il ouvre, avec un associé, un atelier d'imprimerie qui se consacrera principalement à la publication d'ouvrages de piété, en plus d'ouvrir, de son propre chef, une librairie attenante à son atelier. Mais, deux ans plus tard, avec l'autorisation du gouverneur Guy Carleton, il lance un journal, ayant accepté, toutefois, de n'y parler ni « de la Religion, [ni] du gouvernement ou de nouvelles touchant les affaires présentes » (p. 15) et de se restreindre aux « Avertissements, affaires de Commerce & de Littérature » (*ibid.*). Aussi le premier numéro, paru le 3 juin 1778, portera-t-il le titre un peu boiteux de *Gazette du Commerce & Littéraire pour la Ville et District de Montréal*, mais deviendra bien vite, plus simplement, *La Gazette littéraire de Montréal*, qui indique un changement de cap, de même qu'une vocation précise. C'est qu'entre-temps, Mesplet s'est associé un rédacteur, lui aussi Français d'origine, Valentin Jautard, qui fera rapidement de la *Gazette* un lieu d'échanges, tant autour de la littérature que des idées au sens plus large.

Une pensée en émergence

Sous une pléthore de pseudonymes, dont le principal est celui de « Spectateur tranquille », Jautard arbitre les échanges, eux aussi soumis sous couvert de

pseudonyme, qui portent tant sur la littérature que les idées, et qui ne sont pas toujours exempts d'agressivité, ni de puérité. Mais qu'importe... de jeunes gens (et de moins jeunes) y auront appris à taquiner la muse, à manier des idées et fait l'apprentissage du discours public. Les idées auront commencé à circuler librement, et une tradition se sera constituée, qui donnera des fruits au siècle suivant dans la prose d'idées et la production de nos premiers littérateurs.

Il n'en reste pas moins que l'aventure, par l'audace qu'elle représentait à l'époque, allait rapidement tourner court. Car les autorités religieuses veillaient au grain en la personne, notamment, du sulpicien Montgolfier, supérieur de sa congrégation au Canada et vicaire général de l'évêque de Québec pour le district de Montréal, qui voyait avec inquiétude l'émancipation de ses écoliers au contact des idées nouvelles. Il n'en fallut pas moins pour mettre fin à l'expérience, d'autant plus que, dans les derniers mois de son existence, la *Gazette* avait commencé à s'insinuer dans le domaine juridique (et par là politique), qui relevait du Gouverneur. Aussi la *Gazette* devait-elle s'éteindre, après exactement douze mois d'existence, avec la livraison du 2 juin 1779, et les deux compères, Mesplet comme Jautard, payer leur audace de trois ans de prison comme « exemples pour la population » (p. 65).

Une édition remarquable

Je m'en voudrais, *in fine*, de ne pas signaler la qualité remarquable de cette édition, tant par l'introduction fouillée de Nova Doyon, experte de ce domaine grâce à ses

travaux passés, que par l'annotation érudite de près d'une centaine de pages dont nous sommes redevables au regretté Jacques Cotnam, disparu, hélas, presque au moment où l'ouvrage allait paraître, et à Pierre Hébert : tant d'allusions littéraires souvent tronquées ou incorrectement citées qui auront été tirées au clair, cela sans parler des renvois internes (et croisés) qui permettent de dresser une image plus complète de l'ensemble du contenu.

☆☆☆☆ 1/2

Jacques Cardinal, *Filiations. Folie, masque et rédemption dans l'œuvre de Michel Tremblay*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réflexion », 2010, 214 p., 25 \$.

De l'inceste et ses suites

Une vue d'ensemble, à la lumière de la psychanalyse, d'une œuvre abondante et multiforme qui, semble-t-il, n'en a pas fini de révéler ses secrets et leurs conséquences.

La thèse que développe ici Jacques Cardinal est celle d'un gauchissement, dès l'origine, dans la famille emblématique de l'œuvre de Michel Tremblay, celle des *Chroniques du Plateau-Mont-Royal*. La déviation primitive est celle de l'inceste de la grand-mère, Victoire, avec son frère Josaphat, faute première qui ne cessera d'avoir des répercussions graves sur les générations qui suivront, comme le démontrent la folie de Marcel ou la vie trouble d'Édouard, alias la duchesse de Langeais. Mais ce que montre le livre de Cardinal est que cet inceste et ses conséquences ne se révèlent qu'au compte-gouttes au fur et à



mesure de l'évolution de l'œuvre et à la fois dans les deux cycles romanesques comme dans les nombreuses œuvres de Tremblay destinées à la scène. Néanmoins, l'œuvre est déjà assez



JACQUES CARDINAL



abondante pour examiner les tenants et aboutissants de cette révélation et peu de lecteurs (tout autant que de critiques) semblent la connaître et s'y retrouver aussi bien que Cardinal.

Cet ouvrage n'est toutefois pas de lecture facile pour le lecteur moyen, non toujours familier des tenants et aboutissants de la psychanalyse, et ensuite en raison de la succession des chapitres, tantôt longs, tantôt courts, qui promènent le lecteur à merci dans l'ensemble de l'œuvre et lui font un peu, en fin de compte, perdre son latin, dès lors qu'il s'agit de remettre en place toutes les pièces du casse-tête.



Lucie Hotte et Johanne Melançon (dir.), *Introduction à la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, coll. « Agora », 2010, 277 p., 35,95 \$.

Une littérature en voie d'autonomisation

Longtemps considérée comme un simple rameau de la littérature canadienne-française (depuis devenue « québécoise »), la littérature franco-ontarienne a dorénavant trouvé son assise.

Cet ouvrage est mis à la disposition principalement du grand public d'ici et d'ailleurs en vue d'attirer l'attention sur la vitalité de la littérature franco-ontarienne, surtout au cours des quelque trente-cinq à quarante dernières années, alors que la notion d'un Canada « français » face à un Canada « anglais » allait s'amenuiser et « abandonner », pour ainsi dire, les minorités françaises à leur propre sort. Il fallut bien quelque temps pour s'habituer à la nouvelle donne, mais ces populations se ressaisirent, notamment du côté de l'Acadie et de l'Ontario, trouvèrent en elles-mêmes une nouvelle conscience de leur identité et se mirent en frais de se donner une littérature bien à elles.

Une tournée des genres

Le collectif recensé ici fait d'abord, sous la plume des directrices de rédaction et dans le sillage des travaux du regretté René Dionne, restés malheureusement inachevés, un tour d'horizon concis de ce qui sert d'origines à la

Introduction à la littérature franco-ontarienne

sous la direction de
LUCIE HOTTE et
JOHANNE MELANÇON

Prise de parole
Agora



LUCIE HOTTE

littérature franco-ontarienne tant au XIX^e siècle que dans la première moitié du XX^e. Par la suite, l'ouvrage fait la tournée des genres « canoniques », soit le théâtre, la poésie, le roman et la nouvelle, ainsi que d'un « genre » qui l'est sans doute beaucoup moins à mon avis, la chanson. S'agissant du théâtre et du roman, où la production est, il faut bien le reconnaître, très abondante, l'on s'est trop limité, à mon avis, à un résumé des œuvres, alors qu'en regard de la poésie et de la nouvelle, confiées respectivement à François Paré et à Michel Lord, l'on a tenté, avant de parler des auteurs eux-mêmes et de leurs œuvres, de dresser une mini « poétique » du genre en question tel qu'il se pratique en Ontario français. En revanche, je dois avouer que, pour ma part, je me serais bien passé, dans cet ouvrage, consacré, en principe, à la *littérature*, d'un chapitre portant sur la chanson, avec son sabir et ses érucations qui font peut-être preuve de la vitalité d'une certaine jeunesse franco-ontarienne d'il y a trente ans, mais qui ne font en rien honneur à la population franco-ontarienne d'aujourd'hui, et encore moins à celle d'antan qui, pendant des années, avait voué tous ses efforts à l'éducation de la population franco-ontarienne au sein d'une société largement francophone.

Cela étant dit, l'ouvrage rendra des services à quiconque voudra se renseigner de manière concise sur cette littérature dont on ne peut plus, aujourd'hui, remettre en question la légitimité. [\[A\]](#)

infocapsule

Qui détient le pouvoir de la culture ?

La question est posée par Chantal Guy (Cyberpresse, 13.03.2011) : « On n'est pas dominant quand on publie à quelques centaines d'exemplaires comme les revues littéraires *Liberté* ou *L'inconvénient*. Est-ce que ça veut dire pour autant qu'on n'est pas pertinent ? C'est ce que semble croire Patrimoine canadien en mettant fin au programme d'aide aux revues culturelles dont le tirage est de moins de 5000 exemplaires. Or, les voix dissidentes sont rarement les plus bruyantes, justement parce qu'elles sont en marge. Et c'est pourtant à elles qu'on veut fermer le clapet dans le grand bavardage public. Tant pis pour ceux qui voudraient entendre autre chose. »